

SHIBA Ryôtarô

Hideyoshi, Seigneur Singe

**Roman traduit du japonais
par Yoko Kawada-Sim et Silvain Chupin**



*Éditions
Philippe Picquier*

CARTES

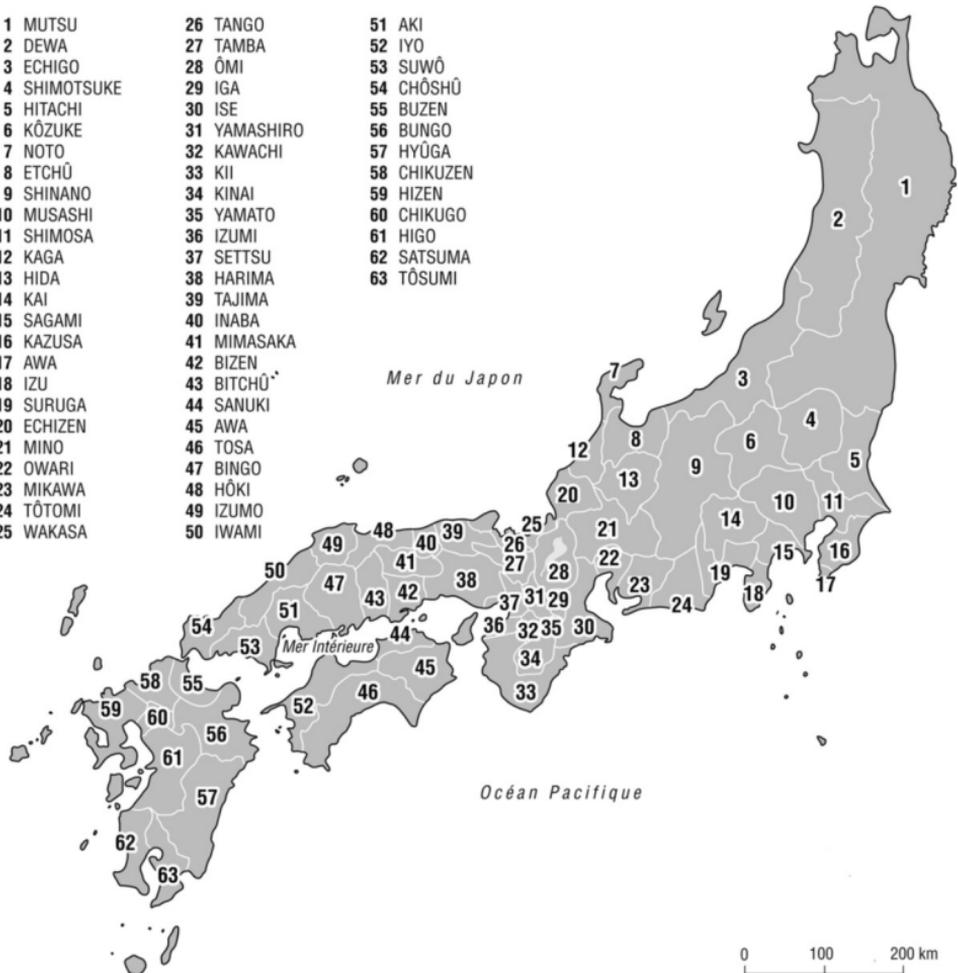


Régions et villes principales du Japon médiéval

- 1 MUTSU
- 2 DEWA
- 3 ECHIGO
- 4 SHIMOTSUKE
- 5 HITACHI
- 6 KÔZUKE
- 7 NOTO
- 8 ETCHÛ
- 9 SHINANO
- 10 MUSASHI
- 11 SHIMOSA
- 12 KAGA
- 13 HIDA
- 14 KAI
- 15 SAGAMI
- 16 KAZUSA
- 17 AWA
- 18 IZU
- 19 SURUGA
- 20 ECHIZEN
- 21 MINO
- 22 OWARI
- 23 MIKAWA
- 24 TÔTOMI
- 25 WAKASA

- 26 TANGO
- 27 TAMBA
- 28 ÔMI
- 29 IGA
- 30 ISE
- 31 YAMASHIRO
- 32 KAWACHI
- 33 KII
- 34 KINAI
- 35 YAMATO
- 36 IZUMI
- 37 SETTSU
- 38 HARIMA
- 39 TAJIMA
- 40 INABA
- 41 MIMASAKA
- 42 BIZEN
- 43 BITCHÛ
- 44 SANUKI
- 45 AWA
- 46 TOSA
- 47 BINGO
- 48 HÔKI
- 49 IZUMO
- 50 IWAMI

- 51 AKI
- 52 IYO
- 53 SUWÔ
- 54 CHÔSHÛ
- 55 BUZEN
- 56 BUNGO
- 57 HYÛGA
- 58 CHIKUZEN
- 59 HIZEN
- 60 CHIKUGO
- 61 HIGO
- 62 SATSUMA
- 63 TÔSUMI



Provinces du Japon médiéval

1

Les bonzes marchands

Peut-être parce que les montagnes au loin s'estompaient peu à peu dans la lumière déclinante du soir, la plaine de Nôbi devenait d'autant plus triste que ses limites semblaient s'éloigner. Cette contrée était pourtant couverte de forêts et parcourue par de nombreuses rivières. Dès que les brumes roses, si particulières à ce pays d'Owari, commençaient à envelopper les bourgs au crépuscule, les voyageurs pressaient le pas, telles des feuilles mortes chassées par une rafale de vent.

Un groupe de voyageurs cheminait, venant de l'ouest.

— Voici le village de Kayatsu, dit l'homme à la tête de la caravane, en montrant derrière le rideau de brumes un taillis aux contours flous. Nous y chercherons à nous loger cette nuit.

— D'accord, répondirent ses compagnons d'une même voix.

Composée de dix hommes et de deux chevaux de bât, cette caravane de colporteurs avait quelque chose d'imposant pour l'époque. Tous portaient l'habit de bonze itinérant ; sous leur chapeau de laîche ou leur capuche, leur crâne était évidemment rasé. Vêtus d'une robe blanche, ils avaient une hotte en

vannerie dans le dos. On les appelait communément des *hijiri* du mont Kôya.

Autrefois, ces bonzes itinérants allaient de porte en porte prêcher les bienfaits de Maître Kôbô, fondateur du temple bouddhique du mont Kôya. Mais par ces temps troublés, les choses avaient bien changé : nombre d'entre eux, en plus de rouleaux de soutra, transportaient également des marchandises, ce qui les transformait de fait en simples colporteurs.

Ces *hijiri* du mont Kôya étaient dès lors appelés des « *hijiri* marchands ». Le caractère que l'on prononce « *hijiri* » en japonais n'avait pas la signification de « saint homme » qu'il possède de nos jours en Chine. Son sens était alors proche de « mendiant », « clochard », « vagabond » ou même « violeur de femmes », car c'était bien ce qu'ils étaient devenus. Comme le monde est changeant !

« Quelle époque ! » devait penser toute personne qui savait ce qu'il en était en voyant ce groupe de vagabonds. Car ces *hijiri* non seulement possédaient deux chevaux, mais leur faisaient transporter un chargement de soie et de brocart que seuls de riches notables pouvaient s'offrir.

— Pas possible ! s'était même exclamé un gamin sorti de nulle part, en s'émerveillant tel un adulte. Il avait suivi cette étrange caravane toute la journée en se disant qu'il n'avait jamais vu des *hijiri* aussi nantis.

Ces derniers étaient abominés dans la campagne où vivait ce garçon. Les villageois les appelaient « *yadôkai* » et se tenaient sur leurs gardes. Ce mot signifiait littéralement « monstre des routes de nuit ». Et en effet, lorsque, par imprudence, on avait le

malheur de les loger, ils ne manquaient pas de rôder chez vous au cœur de la nuit afin de violer votre femme et vos filles !

N'étant pas adulte, ce garçon ne pouvait pas y voir un signe des temps. C'était pourtant bien de cela qu'il s'agissait. Le Moyen âge s'achevait dans le plus grand désordre. Les guerres d'Ônin avaient engendré des troubles qui duraient depuis soixante-dix ans. Cette situation, loin d'affaiblir l'économie, l'avait au contraire fortement stimulée. Les guerres, en effet, semblent plutôt favoriser cette dernière.

Les daimyôs, vassaux des anciens shôguns Ashikaga¹, régnaient en souverains indépendants sur leurs fiefs. Observant le principe « Pays prospère, armée forte », ils encourageaient le développement des diverses productions régionales. Ces produits étaient diffusés dans toutes les provinces par des gens aux fonctions étranges, que l'on appelait des « commerçants ». Le commerce prenait un essor considérable et transformait la société féodale, qui jusqu'alors ne comptait que deux classes – les guerriers et les paysans –, en une société dominée par l'argent.

C'est dans ce monde en pleine mutation que notre garçon avait grandi. Pour lui, né dans une famille de paysans de Nakamura, un village du canton d'Aichi, en Owari, le métier des marchands ambulants semblait bien plus intéressant que celui des

1. Le régime shôgunal des Ashikaga, dit « de Muromachi », fut inauguré en 1338, à la nomination d'Ashikaga Taka'uji au titre de seii taishôgun (« grand shôgun conquérant des barbares ») par la Cour impériale ; il s'acheva en 1573, lorsque Ashikaga Yoshiaki fut chassé du pouvoir par Oda Nobunaga. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

paysans qui s'échinaient toute l'année avec la houe et la charrue. Le commerce, qui permettait de gagner de l'argent en voyageant dans tout le pays, lui paraissait un métier à la fois mystérieux et héroïque.

— Drôle de moutard, chuchotaient les *hijiri* en regardant de travers ce gamin qui ne les lâchait pas d'une semelle depuis leur départ matinal du relais de Tsushima.

Une tenue lamentable, à faire douter qu'il eût une famille ; des cheveux longs en pagaille, décolorés par le soleil et noués avec un lien de paille ; et un kimono court de lin loqueteux, aux manches tubulaires, retenu par une corde à la taille.

— D'où viens-tu, petit ?

La question maintes fois posée n'avait pas suscité de réponse. Néanmoins, il ne manquait pas de charme : il arborait un large sourire, une bouche fendue d'une oreille à l'autre, et une figure toute plissée.

« On dirait un singe », pensaient les *hijiri*. Mais, tout enfant qu'il était, le surnommer « le Singe » aurait été trop méchant ; aussi décidèrent-ils de l'appeler Hiyoshi, du nom du singe serviteur du kami Hie Myôjin, protecteur du mont Hiei. Hiyoshi était, si l'on veut, le surnom religieux qui convient à un singe.

— Pourquoi nous suis-tu, Hiyoshi ?

— Parce que c'est intéressant de vous voir faire, répondit le gamin.

Il semblait en effet beaucoup apprécier le commerce et l'exprimait de tout son corps : il prêtait main-forte aux *hijiri* chaque fois qu'ils arrivaient dans un village. Perspicace, vif et habile, il leur rendait vraiment toutes sortes de services.

De plus, il avait un don pour le calcul mental. Chaque fois qu'un *hijiri*, accroupi devant ses cailloux alignés par terre, hésitait pour rendre la monnaie, le gamin arrivait derrière lui, jetait un coup d'œil et donnait immédiatement la bonne réponse. Cette faculté leur semblait même surnaturelle.

Les Japonais ont la réputation d'être doués pour les chiffres ; ils seraient même les meilleurs au monde en calcul mental. Toutefois, cette faculté remonte à l'époque d'Edo, lorsque la pratique du boulier et du calcul commercial se sera généralisée dans tout l'archipel. Les Japonais de l'époque des guerres civiles en étaient totalement dénués¹. Pour un peu, les *hijiri* auraient pris le gamin pour un vrai singe divin au service du kami Hie Myôjin.

— Nous voici au village de Kayatsu, dit Hyakua-midabutsu, le chef de la caravane. A ces mots, le gamin, bien que fatigué après s'être démené toute la journée, courut vers la rivière et sauta dans l'eau. Il plantait des bambous pour marquer le gué.

— Comme il est serviable ! marmonna Hyakua-midabutsu, qui l'observait de la digue.

— Les gens de l'Owari sont connus pour leur perspicacité, dit un autre. Ce mouflet en est un parfait exemple.

— On les dit aussi malins et particulièrement après au gain, ajouta un troisième.

Ils disaient vrai. De nos jours, cette province, jointe au Mikawa, constitue la préfecture d'Aichi.

1. L'époque Sengoku, dite des guerres civiles, s'étend de 1477 à 1573 ; l'époque d'Edo, marquée par le règne des Tokugawa, de 1600 à 1854.

Mais ces deux pays, associés administrativement, ont conservé leurs mentalités propres, divergentes en bien des domaines, et qui étaient encore plus marquées en cette fin du Moyen âge.

Ce que l'on appelle « l'esprit du Mikawa », qui caractérise Tokugawa Ieyasu¹ et son clan, est la mentalité paysanne poussée à l'extrême, avec ses qualités et ses défauts. Ce sont des gens loyaux, honnêtes et scrupuleux, qui, lorsqu'ils prennent les armes, ne ménagent ni leur peine ni leur vie sur le champ de bataille. Leur opiniâtreté a cependant pour contrepartie un rejet de la spéculation, un caractère routinier et peu aventureux. Ils donnent l'impression de manquer de légèreté. Ces caractéristiques se retrouvent admirablement chez Ieyasu et son entourage du Mikawa.

Cela nous éloigne de notre sujet mais, en outre, Ieyasu conservera jusqu'à sa mort cette mentalité de chef de village. « Le système de gouvernement de la maison Tokugawa devra perpétuer celui du temps du Mikawa », écrira-t-il dans son testament. Ainsi, élargissant à l'ensemble du Japon le système d'administration de son village de Matsudaira, il en conservera telles quelles les fonctions en leur donnant les noms de *rôjû* (Anciens) et de *wakadoshiyori* (Jeunes Anciens). L'esprit même du système du Mikawa ne variera guère. Devenu celui du gouvernement Tokugawa, il perdurera durant les trois siècles de son pouvoir.

L'Owari voisin était bien différent. Sur le plan géographique, c'est une plaine irriguée par un grand

1. Le premier shôgun (1542-1616) du gouvernement shôgunal d'Edo (1603-1867).

nombre de rivières, et traversée par de nombreuses voies fluviales et routières, ce qui, naturellement, favorisait les échanges commerciaux. De plus, le port d'Atsuta permettait de gagner Ise par la voie maritime, mettant Kyôto à courte portée. On pouvait également se rendre à la capitale par voie terrestre : il suffisait d'aller jusqu'à Sekigahara, dans le Mino, et d'y emprunter la route Nakasendô. De toutes les provinces possédant des voies de communication avec la capitale, l'Owari était celle dont les échanges commerciaux avec celle-ci étaient les plus prospères.

Déjà à l'époque de notre « gamin », c'est-à-dire au temps d'Oda Nobuhide, le seigneur de Furuwatari, l'expansion des terres agricoles de l'Owari était en marche, progressant à grands pas vers la baie d'Ise.

Bien sûr, les paysans étaient riches. A la faveur de ces conditions propices au commerce, ils devinrent sensibles au profit et commencèrent à spéculer.

Ces belles terres agricoles étaient pourtant souvent ravagées par des inondations au début de l'automne. Ces conditions climatiques aléatoires poussaient les habitants vers un mode de vie moins conservateur, plus entreprenant, parfois spéculatif. C'est donc la terre d'Owari qui dotait ses habitants de la bosse du commerce, et l'on verra plus loin le seigneur Oda Nobunaga se conduire sur le plan politique et stratégique avec une mentalité de commerçant.

Il en allait de même pour notre garçon. Mais plus encore que Nobunaga, qui était issu d'une grande famille, il possédait, de par ses origines modestes, un sens inné des affaires.

« Et si nous l'embauchions, ce moutard ? » Cette idée était venue à Hyakuamidabutsu pendant qu'il franchissait le gué, et il l'adopta avant même d'atteindre l'autre rive.

— Qu'en dis-tu, si tu voyageais avec nous, Hiyoshi ? dit-il du haut de la digue. Le gamin sauta sur la proposition, les joues enflammées de joie.

— C'est vrai ? Vous m'emmèneriez ? dit-il, hâletant.

— A propos, où est-ce que tu habites ?

— Là-bas, répondit-il en montrant le village de Kayatsu.

— Ah bon, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? Tu sais que c'est là que nous voulons passer la nuit. Enfin, tant mieux. Au moins nous avons quelqu'un pour nous présenter. Hiyoshi, tes parents ne pourraient pas nous accueillir chez eux ?

— Non, ce n'est pas possible.

Sa réponse catégorique blessa un peu l'amour-propre des *hijiri*.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je vis dans un temple.

Ce qu'il disait ne s'accordait pas avec sa tenue. Il leur expliqua alors que sa maison natale se trouvait dans le village de Nakamura, mais que sa mère, remariée, l'avait placé dans le temple Kômyôji. Evidemment, aucun temple n'acceptait d'héberger des bonzes séculiers comme eux. De surcroît, appartenant à la secte Jishû, le Kômyôji était en conflit avec les *hijiri* du mont Kôya qui appartenaient, eux, à la secte Shingon et croyaient au mandala de Dainichi-Nyorai (Mahâvairoçana).

— Ah bon ? Tu es un *chigo*¹.

Les *hijiri* sourirent. Avait-on jamais vu un *chigo* aussi mal fagoté ? Les *chigo* étaient en général de beaux enfants, qui ressemblaient au jeune Yoshitsune tel qu'on le représente souvent dans les livres illustrés. Vêtus d'habits somptueux, ils étaient coiffés comme une poupée, une frange dissimulant leur front. Puis, à l'âge adulte, ils se faisaient raser le crâne et recevaient l'ordination pour devenir des bonzes.

Leur riche vêtue s'expliquait par le fait qu'ils étaient des enfants de la noblesse ou de familles de guerriers. Or la tenue de ce garçon semblait excessivement misérable.

« Sa famille doit être bien pauvre », pensèrent-ils. Durant leur noviciat au temple, c'était leur famille qui pourvoyait à l'habillement et à tout le nécessaire des *chigo*. Certains même avaient un domestique à leur service. Mais les familles démunies ne pouvaient subvenir à ces besoins.

— Combien y a-t-il de *chigo* dans ton temple ?

— Il y en a deux autres.

— Sont-ils fringués comme toi ?

— Oh non !

Le visage du garçon se tordit de tristesse. Les *hijiri* devinèrent que les deux autres, probablement issus de familles de paysans aisées, devaient être habillés de beaux kimonos comme il était d'usage pour les *chigo*. Seul Hiyoshi était en loques.

« Ce moutard doit être bien malheureux dans ce temple », pensa Hyakuamidabutsu.

1. Jeunes garçons, serviteurs chez des nobles ou dans des temples, qui apprenaient l'étiquette, l'habillement et les lettres.

— Tu seras mieux traité avec nous, lui dit-il. Chez nous, on ne fait pas de distinction de classes. On est tous égaux.

— Peut-être, mais vous êtes des mendiants !

— Petit vaurien !

Le gamin avait touché un point sensible.

— Nous ne sommes plus les *hijiri* d'autrefois. Nous autres *hijiri* de Kyôto, nous sommes des marchands. Tels que tu nous vois, nous parcourons les provinces pour vendre aux notables locaux la soie et le brocart de Kyôto que nous transportons. Nous sommes riches. Moi, j'ai trois épouses dans la capitale.

A son âge, le gamin ne faisait pas encore grand cas du nombre d'épouses, mais il reconnut leur aisance.

— Dis-moi, tu ne vas pas être réprimandé pour avoir déserté le temple toute la journée ?

— Je m'attends à tout.

Et il raconta qu'il était tombé sur eux en revenant de Tsushima, où il était allé porter une lettre à un prêteur sur gages.

— Tu vas être puni à ton retour.

— Je vais quitter le temple de toute façon.

Il semblait fermement décidé à se joindre à leur groupe pour se faire commerçant.

Ils entraient dans Kayatsu. Ce village n'était pas complètement anonyme. Il avait été un relais prospère à l'époque de Kamakura¹, et en conservait alors quelques vestiges : deux ou trois maisons de courtisanes étaient encore en activité dans sa périphérie.

1. 1185-1333.

D'ailleurs, le recueil *Zoku-Shin-Kokinshû* contient un poème d'amour d'une certaine « Ako », une *kugutsume* (courtisane) qui habitait ce village.

Les *hijiri* marchaient en claironnant :

— Logez-nous, logez-nous ! Offrez-nous le logement !

Dans un village de montagne, les habitants auraient peut-être répondu : « Entrez, nous vous logeons ! » En effet, quoiqu'en fort recul, la croyance selon laquelle on s'acquerrait des mérites pour une vie future en donnant l'hospitalité à des *hijiri* subsistait encore. Mais en Owari, surtout dans les villages le long de la grand-route, les gens étaient avertis.

— Les *yadôkai* arrivent ! s'écriaient-ils.

Et, pressant le pas dans la rue ou leur fermant la porte au nez, ils leur tournaient le dos. Ils n'avaient pas envie de loger gratis des gens qui, de surcroît, allaient violer leur femme et leurs filles.

Sans doute peut-on mentionner ici une histoire cocasse. Ôkubo Hikozaemon, vassal direct des Tokugawa, rendu célèbre par les récits historiques, est l'auteur d'un ouvrage, le *Dit du Mikawa*. Il écrit notamment que, dans ce pays limitrophe de l'Owari, au temps du shôgun Ashikaga Yoshimitsu, arriva un *hijiri* vagabond nommé Tokuamidabutsu, qui se fit loger dans la maison des Sakai, riche famille du village du même nom. Comme cela arrive fréquemment, ce bonze mendiant coucha avec la fille de cette famille et lui fit un enfant. Mais il ne s'arrêta pas là : se faisant ensuite héberger par les Matsudaira du village de Matsudaira, il y laissa également un enfant. Finalement, il réussit à se faire adopter par cette dernière famille, dont il devint le

chef. Cet homme, écrit Ôkubo, est l'ancêtre des Tokugawa.

Les *hijiri* savaient donc profiter de l'imprudence des villageois.

Hyakuamidabutsu avait lancé des appels tout le long de la grand-rue, mais sans succès. Aucun habitant n'offrait le logement. Le gamin, pourtant, s'était porté à la tête des *hijiri*, appelant lui aussi pour qu'on les héberge, mais il n'avait pas obtenu davantage de réponse.

— En Owari, les gens sont fines mouches, dit Hyakuamidabutsu.

Arrivé à la sortie du village, il poussa un soupir de découragement. Le soleil était déjà couché. Son visage aux traits rudes commençait à devenir flou dans le crépuscule.

— Attendez-moi ici.

Le garçon avait l'air de vouloir faire quelque chose. Outre qu'il avait la tête quelque peu légère, il devait être indigné contre ce qu'il considérait comme une honte pour l'Owari. Il alla frapper à la porte de plusieurs maisons de sa connaissance.

Chigo du Kômyôji, au moins connaissait-il les maisons des fidèles, ainsi que les personnes qui les occupaient. Un homme de cœur menant une vie de retraite, il l'attendrissait. Une bru très pieuse, il lui faisait peur. Pour effrayer les gens, les *hijiri* avaient leur propre refrain : « Vous nuisez à votre vie future », ce qui signifiait qu'en refusant de les loger, on risquait de ne pas pouvoir renaître au paradis. Une simple allusion à ce sujet suffisait généralement à faire plier les gens. Le gamin s'en servit également.

Quand la lune fut haute dans le ciel, cinq maisons avaient accepté de les loger.

— Ah, c'est vraiment grâce à vous, dit Hyakua-midabutsu, qui, oubliant que le gamin n'était encore qu'un enfant, lui prit les mains et le remercia comme un adulte.

Le gamin, appréciant visiblement d'être ainsi traité, lui dit :

— S'il y a des problèmes, venez me voir au temple. Il s'inclina comme une grande personne, puis, se redressant, partit d'un grand rire triomphant. Oui, une tête légère, sans aucun doute.

Pour lui cependant, les épreuves étaient encore à venir. Devant le temple, ses deux condisciples l'attendaient de pied ferme. Quand il arriva en haut de l'escalier de pierre, ils le saisirent au collet et le rouèrent de coups de poing.

— Où étais-tu parti toute la journée ? brailla le plus âgé.

Quoique né lui aussi à Nakamura, dans le canton d'Aichi, ce dernier, qui s'appelait Niô, n'avait jamais éprouvé la moindre sympathie pour le gamin. Musclé, plus fort que la moyenne des adultes, il se servait de sa force uniquement pour le rudoyer, au point de le laisser parfois pour presque mort. Plus tard, ce Niô finit par se dégoûter des bonzes et s'enfuit du temple avant de recevoir l'ordination. Retourné dans son village natal, il devint paysan.

Plus tard encore, une quarantaine d'années après l'histoire narrée ici, notre gamin eut l'occasion de passer par le village de Nakamura où il était né. Le temps est une chose étrange. Cet enfant était alors devenu le grand rapporteur Toyotomi Hideyoshi,

ministre des Affaires suprêmes. Revenant d'Odawara, où il avait écrasé le clan Hôjô, il se trouvait à la tête de tous les daimyôs du Japon et de la plus grande armée jamais rassemblée dans ce pays.

Selon le *Dit de l'aïeul*, il fit venir dans son camp les paysans de Nakamura et leur offrit à boire et à manger tout en évoquant des souvenirs du passé. Puis, tout à coup, il demanda :

— Est-ce que Niô vit encore ?

Les paysans blêmirent. Tous savaient bien que Niô avait persécuté « le Singe ». Ils entendaient ses rodomontades : « Pour qui il se prend, ce singe-là ! Dans le temps, je lui ai bien souvent fracassé la caboche à coups de manche de faucille ! »

Hideyoshi savait se montrer magnanime : cette qualité était innée chez lui. Mais il gardait la rancœur des sévices endurés. Quand il avait posé cette question, son sourire s'était effacé instantanément et son visage s'était crispé. Il semblait en proie à une émotion irrépressible. Les enfants ressentent les infériorités physiques à la manière des animaux : les souvenirs des coups donnés par le meneur d'une bande de garnements restent gravés à jamais dans leur mémoire, mélange de terreur et de haine comme en éprouve un chien battu.

Cependant, Hideyoshi se reprit bien vite.

— S'il est vivant, amenez-le-moi pour que je lui coupe la tête ! dit-il en riant.

Il plaisantait, bien sûr, mais les paysans prirent ses paroles au pied de la lettre.

— Niô est mort, messire, lui dit d'une voix tremblante un ancien du village – ce qui était faux évidemment.

— Ah bon ! fit Hideyoshi. Je lui devais beaucoup. Je pensais lui donner des terres, mais s'il est mort, tant pis. Eh bien, ce pauvre Niô n'a pas eu de chance...

Quelle déception ce dut être pour Niô quand on lui rapporta cette histoire ! Mais pour le grand rapporteur, c'était certainement le moyen le plus subtil de se venger de lui. Il ne s'en tint d'ailleurs pas là.

— Je suis né ici, poursuivit-il. Les habitants de Nakamura seront désormais affranchis de tout tribut. Tout ce qu'ils produiront restera leur propriété.

Contrairement aux autres paysans du village, cette décision ne réjouit guère Niô quand il l'apprit. En effet, étant mort, il ne pouvait bénéficier de ce privilège.

Niô roua donc le gamin de coups, au point de le laisser pour mort. On comprend dès lors que celui-ci ait pris le temple Kômyôji en grippe. Comme le lui avait dit Hyakuamidabutsu, on ne faisait pas de distinction de classes chez les *hijiri*. Au près d'eux, il pourrait mettre ses dons à profit, ce que sa vie au temple lui interdisait, et ils sauraient l'apprécier à sa juste valeur. Ils le traiteraient en adulte, jusque dans leur façon de lui parler. « J'en ai marre du temple », se disait-il. C'était un lieu triste et qui ne lui apportait rien. On n'y prenait en compte ni les efforts ni les qualités. Même s'il s'astreignait à étudier – ce qu'il n'aimait guère –, ses chances de devenir un jour prieur étaient infimes, car cette charge revenait le plus souvent à des fils de familles riches. Pour un gamin comme lui, aucun espoir n'était permis.

Bien souvent il avait songé à quitter le temple, mais cette fois il était décidé. En fait, cette décision

s'était imposée à lui. En effet, un fidèle s'était présenté ce soir-là au temple pour demander :

— Nous avons accepté de loger des *hijiri* soi-disant à votre demande. Est-ce bien exact ?

Au temple, ce fut une surprise de taille. On ne se souvenait pas d'avoir donné une telle instruction. Le Kômyôji appartenant à la secte Jishû, ses pratiques étaient différentes de celles des *hijiri*. Les prières et les conjurations de ces derniers les abominaient. Aussitôt menée, une enquête révéla que les *hijiri* étaient logés dans cinq maisons de fidèles, qui tous avaient été abusés par celui qu'au temple tout le monde surnommait « le Singe ». L'intendant le convoqua sur-le-champ.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Oui, répondit le gamin sans broncher, assis sur la galerie extérieure.

« Qu'est-ce qu'il a, ce singe ? Je ne lui ai jamais vu un air aussi impertinent ! » se dit l'intendant.

— Pourquoi as-tu prétendu que l'ordre venait du temple ?

— C'était le seul moyen.

— Le seul moyen de quoi ?

— Le seul moyen de trouver un logement à ces voyageurs.

Exaspéré par le ton sur lequel il lui parlait, l'intendant lui ligota bras et jambes et le jeta dans un débarras. Cependant, le gamin n'en fut pas abattu : il avait un espoir. Celui de changer de vie, de devenir colporteur en se joignant à la caravane des *hijiri* dès le lendemain. Cette vie-là lui plairait. Il voyait déjà s'ouvrir un nouvel horizon devant lui. Le commerçant est comme un magicien : il sait parler et

négociier pour transformer une marchandise en argent sonnante et trébuchant. Et ce métier n'est pas aussi contraignant que celui des paysans, qui sont enchaînés à leur terre.

Ce gamin, né dans une mesure de torchis, était imprégné jusqu'à la moelle de ce que signifie la misère. Nakamura se trouvait à moins d'une lieue de Kayatsu. Une cinquantaine de cabanes en bois, bâties sur un marécage. Les environs étaient réputés pour les corbiculas à la coquille toute noire que l'on pouvait y ramasser, mais ces coquillages, gras, contrastaient avec la population locale, efflanquée et de petite taille. C'est là qu'avait vécu Kinoshita Yaemon, le père du gamin.

Pour une raison inconnue, Hideyoshi ne parla jamais de son père de toute sa vie. Yaemon avait quitté son village très jeune pour se rendre à Furuwatari, où il était entré au service de la maison Oda comme pied-léger¹. Pour des paysans durs à la peine, c'était un métier méprisable. Cependant, un cadet de famille pauvre n'avait pas d'autre moyen pour assurer ses vieux jours : en vendant le surplus du riz dont on le rétribuait, il pouvait peu à peu se constituer un pécule afin d'acquérir un lopin de rizière. Blessé sur un champ de bataille, Yaemon était retourné dans son village et avait repris la vie de paysan. Là, suivant le parcours de nombre de pieds-légers comme lui, il s'était marié. Sa femme était originaire de Gokiso, en Owari, un village qui appartenait au domaine de la famille Sakuma, vassale des Oda. Ils avaient eu deux enfants : notre gamin et

1. *Ashigaru* : soldat d'infanterie.

une fille. Son père était mort de maladie quand il avait huit ans.

Un dénommé Chikuami habitait la maison voisine. Lui aussi avait quitté le village dans sa jeunesse pour entrer au service de la maison Oda, comme bonze préposé à la cérémonie du thé. Mais, tombé malade, il avait dû rentrer chez lui. Tout naturellement il épousa sa voisine la veuve, sans doute parce que son défunt mari lui avait laissé ce lopin de rizière.

« Quoi ! Le bonze d'à côté est mon nouveau père ? » avait dû se dire le gamin qui était encore très jeune. Il n'aimait pas Chikuami, mais celui-ci, qui le traitait de « petit singe », le lui rendait bien.

Contrairement à Yaemon qui n'avait connu que les champs de bataille, Chikuami n'avait pas un tempérament très affirmé : ancien bonze de cour, il était surtout expert en matière d'étiquette et de duplicité humaine.

Chikuami donna deux enfants – un garçon et une fille – à la mère du gamin. Le garçon, nommé Kochiku – c'est-à-dire « fils de Chikuami » –, prendra plus tard le nom de Hidenaga, et sera élevé par son demi-frère au titre de *dainagon* (grand conseiller). Connu sous le nom de Yamato Dainagon, il sera apprécié pour son caractère aimable.

Cette situation familiale donna du fil à retordre à la mère. Naturellement, l'existence d'un fils du premier lit ne réjouissait guère Chikuami qui souhaitait léguer à son fils la rizière qu'il cultivait à la sueur de son front. Aussi la mère avait-elle placé son aîné dans un temple, à la fois pour réduire le nombre de bouches à nourrir et pour l'écarter de la succession.

Bien qu'il fût maltraité au temple, le gamin n'en voulut pas à sa mère, mais seulement à son beau-père. Il semble même qu'il l'ait exécré car, beaucoup plus tard, il affirma qu'il n'avait pas eu de père. En revanche, il resta toujours dévoué à sa mère, au point de perdre connaissance sous le poids du chagrin lorsque celle-ci mourut, à l'âge de quatre-vingts ans, en 1592.

Telle était donc la situation de famille de ce gamin. Ligoté dans son débarras, il s'évadait en imagination de sa triste condition.

Le lendemain matin, à peine l'eut-on libéré de ses liens, il dévala l'escalier du temple et courut vers le village, bien décidé à rejoindre sur-le-champ la caravane des *hijiri*. Hormis devenir commerçant, il ne voyait aucune perspective s'ouvrir à lui.

— Où sont-ils ? s'enquit-il, hors d'haleine, en arrivant à l'une des maisons où étaient hébergés les *hijiri*.

Il était blême comme s'il allait déterrer un trésor enfoui dans la montagne. Mais la roue du destin avait tourné.

— Ils ne sont plus là, lui répondit-on.

Tard dans la soirée, un envoyé du temple s'était présenté chez les fidèles du Kômyôji pour leur signifier qu'ils ne pouvaient pas héberger les *hijiri* sans déroger aux principes du temple. Il ne les avait pas enjoins de les jeter dehors tout de suite, mais leur avait demandé de faire en sorte qu'ils fussent partis le lendemain avant que les autres villageois n'ouvrent leurs volets.

— Ils sont partis !

Le gamin était déçu, mais pas désespéré. Il débordait trop de projets pour se laisser abattre. A nouvelle situation, nouvelles orientations : cette faculté lui épargnera tout au long de sa vie de sombres déceptions.

« Je vais quitter le temple et rentrer à la maison. Là, je trouverai bien un moyen de devenir un commerçant. » Il partit aussitôt. Mais quelque chose le tracassait. En voyant qu'il avait fui le temple, son beau-père allait s'emporter et le battre comme plâtre. C'était la seule chose qu'il craignait. En cela il était encore un enfant.

« Bon, j'ai une idée », se dit-il. Dans ces cas-là, il était prompt à se mettre en action. Il gravit à nouveau l'escalier de pierre et, l'air de rien, se mit à uriner contre la porte d'enceinte du temple. C'était un geste qui demandait peu d'effort, mais était chargé d'une signification importante. Quelque chose comme un acte de défi, une déclaration de guerre. Les bonzes, les *chigo* et les domestiques se jetèrent sur lui comme un seul homme. Il leur échappa en se précipitant dans l'enceinte et, pénétrant dans le pavillon principal, il alla se dissimuler derrière la statue d'Amida.

— Je n'ai pas fini de me soulager ! hurla-t-il. Je vais le faire ici. C'est

vous que Bouddha punira !

Tous furent abasourdis. A contrecœur, l'intendant du temple s'approcha de lui et parvint à l'apaiser en lui promettant de ne pas lui tenir rigueur de ce qu'il avait fait.

Le lendemain, un domestique trouva le gamin en train d'affûter un sabre rouillé devant la haie de photinias à côté des cuisines.

— Pourquoi affûtes-tu cette arme ? lui demanda-t-il.

— Pour égorger quelqu'un dans son sommeil, fanfaronna-t-il en souriant d'un air espiègle malgré l'outrance de ce qu'il venait de dire.

Désarmé par le charme qui émanait de lui, le domestique ne se formalisa pas.

— Et qui veux-tu égorger, dis-moi ?

— Tu le sauras quand ce sera fait, lui rétorqua le gamin en continuant de meuler avec ardeur.

— Ce sera trop tard. Dis-le-moi, rien qu'à moi, insista le domestique pour essayer de l'amadouer.

Les photinias derrière le gamin, avec leurs bourgeons qui prennent une couleur rouge vif quand les autres plantes sont encore vertes, lui donnaient l'impression désagréable d'être couvert de sang.

— Je ne te le dirai pas. Si je le faisais, je le ferais fuir.

— Ce n'est pas moi, au moins ?

— Pose-toi la question. Si tu n'as pas été méchant avec moi, tu n'as rien à craindre.

Ainsi, tout le temple fut alerté, et l'intendant décida d'aller voir le prieur pour lui demander de chasser le gamin, ce qui fut accepté. Cet intendant, nommé Jôkan, venait du temple Kangikôji, dans le quartier de Rokujô-Kawara, à Kyôto, et s'exprimait avec l'accent moelleux de la capitale. Il annonça la décision au gamin avec toute l'onctuosité dont il était capable.

— Voilà ce que j'avais à te dire, conclut-il.

Le gamin resta silencieux. « Chikumi va me déroutiller si on me chasse d'ici », se disait-il. C'était la chose qu'il redoutait le plus au monde. Pour lui, l'idéal eût été qu'on le raccompagne honorablement. Mais comment s'y prendre pour qu'il en fût ainsi ?

Malmené par le sort depuis sa plus tendre enfance, le gamin s'y entendait pour percer les pensées des autres. Devinant que les gens du temple voulaient à tout prix se débarrasser de lui, il prit un ton menaçant :

— Monsieur Jôkan, je ne veux pas rentrer chez mes parents dans ces conditions.

— Pourquoi ça ? fit ce dernier, pris de panique.

— C'est très simple : parce qu'il y a Chikuami à la maison.

— En effet, dit en riant Jôkan qui connaissait la situation de famille du gamin. Tu as si peur de lui ?

— Je n'en ai pas peur, mais c'est mon beau-père et je lui dois le respect.

— Alors, que veux-tu que je fasse ?

— Je veux que vous alliez à Nakamura et que vous disiez à Chikuami, en joignant les mains, que votre temple a été honoré de se voir confier un si excellent sujet.

— Que me chantes-tu là ? s'écria Jôkan.

Mais rien sur le visage du gamin, qui était tout sourire et avait la tête penchée de côté, n'exprimait ce que sa demande avait d'exorbitant.

— Bon, dis-moi ce que tu as à me dire.

Jôkan succombait à son sourire.

— Oui, Monsieur Jôkan, je veux que vous lui disiez ceci : en observant attentivement votre fils, Monsieur Chikuami...

— Attends, faut-il vraiment que je m'aplatisse devant lui ?

— Chikuami est mon beau-père. Je lui dois plus de respect qu'à l'intendant du domaine.

— Bon, continue...

— En observant votre fils, Monsieur Chikuami, nous avons constaté qu'il est non seulement talentueux mais aussi courageux et intelligent. Nous nous en voudrions de le laisser végéter dans un coin de cuisine. Aussi, après une consultation générale, avons-nous décidé, dans son intérêt, de le rendre à sa famille.

— Tu divagues !

Jôkan ne pouvait en entendre davantage. Surtout, il y avait chez ce gamin quelque chose de diabolique qui le mettait mal à l'aise.

— Crois-tu que je puisse parler ainsi ? On dit que même les empereurs des temps anciens honoraient les trois trésors¹. J'ai beau n'être que l'intendant d'un temple de province, je n'en reste pas moins un bonze. Je ne peux pas m'abaisser à ce point devant un manant comme Chikuami.

— C'est fâcheux...

Le gamin réfléchissait, ou du moins feignait-il de le faire. Comédien-né, il prenait très bien l'air soucieux.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? fit Jôkan, en scrutant malgré lui le visage du gamin.

— Dans ce cas, je vais être obligé de le brûler, Monsieur Jôkan.

— Brûler quoi ?

— Eh bien, le temple, évidemment. Le Kômyôji m'a accueilli, certes, mais je suis décidé. Je le quitte pour l'instant, mais je reviendrai un soir de tempête et j'y mettrai le feu.

1. Les trois trésors du bouddhisme : Bouddha, la loi bouddhique et les bonzes.

Comme il se levait pour partir, Jôkan bondit et le prit dans ses bras.

— Tu es fou ! hurla-t-il. Si tu fais une pareille bêtise, tu seras condamné au bûcher ! Le gamin lui caressa le dos d'une main, comme pour l'amadouer, et dit :

— Ca m'est égal, Monsieur Jôkan. Vous savez bien que je n'ai nulle part où aller en ce monde. Je n'ai rien à perdre. A part mon beau-père, rien ne me fait peur. Je me fiche d'être brûlé vif ou scié en deux. La seule chose qui compte pour moi aujourd'hui, c'est de mettre le feu au temple.

— D'accord, le Singe ! J'irai à Nakamura et chanterai tes louanges à Chikuami pour qu'il ne se fâche pas contre toi !

— Monsieur Jôkan ! s'écria le gamin en grimaçant un sourire.

« Quelle mignonne frimousse », pensa l'intendant en dépit du chantage qu'il lui faisait subir. Cependant, l'instant d'après, ce visage si amusant s'exclama avec impudence :

— Je vous remercie pour votre indulgence !

Après avoir quitté Kayatsu, la caravane de Hyakuumidabutsu traversa plusieurs villages d'Owari avant d'arriver à Ano-no-sato. Il suffisait de franchir la rivière Sakai pour arriver dans la province du Mikawa. Comme il n'y avait ni pont ni bac, il fallait trouver un gué.

— Pour ça aussi, le *chigo* du Kômyôji nous aurait été bien utile, dit l'un d'eux avec regret.

— Nous aurions dû l'enlever, ajouta Hyakuumidabutsu en dévalant la digue. A notre époque, les

hijiri devraient faire comme les samouraïs : recruter de bons éléments pour se développer.

La société d'alors était en pleine effervescence. C'est sans doute pourquoi ce petit chef de bande fanfaronnait comme une graine de héros.

— Si vous y tenez vraiment, je peux rebrousser chemin pour aller le chercher, dit un des hommes en s'arrêtant. On l'appelait Kohijiri (petit *hijiri*) à cause de sa petite taille.

— Ah, tu veux bien ? Merci. Dans ce cas, nous nous retrouverons à Hamamatsu, dans le Tôtômi.

— Vous ne vous arrêterez pas dans le Mikawa ?

— Nous ne ferons que le traverser, répondit le chef comme si cela allait de soi.

Le Mikawa, en raison de ses mœurs rustiques et de la simplicité de ses habitants, avait depuis toujours été une province favorable pour le commerce des *hijiri*, mais à présent la secte Ikkô dominait la région, suscitant un important afflux de bonzes, depuis leur maison mère, le temple Ishiyama du Settsu (Ôsaka), si bien que les temples locaux se convertissaient l'un après l'autre à leur doctrine. Comme l'abbé de cette secte allait jusqu'à soumettre les *jizamurai*¹ à son autorité, il se comportait de plus en plus comme le potentat du Mikawa. L'atmosphère était donc tout à fait hostile aux *hijiri*.

Hyakuamidabutsu avait raison. Les affaires seraient sûrement meilleures dans le Tôtômi. Les fidèles de la secte Ikkô du Mikawa étaient particulièrement

1. Au Moyen âge, samouraïs qui possédaient des terres et, selon leur importance, les exploitaient ou les faisaient exploiter par des paysans. Les plus riches jouissaient d'une véritable autorité locale.

intransigeants. « Aucun contact avec les fidèles d'autres religions ou d'autres sectes », affirmaient-ils. Aussi, pour les *hijiri*, la situation n'était-elle guère propice à trouver un hébergement ou à faire du commerce.

Cette mainmise de la secte Ikkô témoignait de l'impuissance du daimyô local, et de la compétence insuffisante des Matsudaira qui devaient lui succéder. Aucun pouvoir n'ayant émergé pour gouverner la province, les *jizamurai* disaient ouvertement : « Un maître est mortel ; Amida est éternel. » Et, dédaignant le pouvoir temporel, ils préféraient se faire les serviteurs d'Amida.

D'ailleurs, les temples de cette secte étaient différents des autres. Leur architecture était en partie celle d'une forteresse, avec douves et remparts. En outre, y était dressé, comme dans un château, un beffroi muni d'un tambour, protégé contre les flèches enflammées par un mur de pisé blanc.

— Tu as compris ? Nous nous retrouverons à Hamamatsu.

Kohijiri repartit en Owari. Cependant, lorsqu'il arriva à Kayatsu, les gens du Kômyôji lui apprirent que le gamin avait été chassé du temple à cause de ses liens avec les *hijiri* et qu'il était retourné dans son village de Nakamura. Comme ce n'était pas très loin, Kohijiri quitta la route et, sa canne à la main, s'engagea à pas pressés dans un chemin à travers champs. Il aperçut bientôt la conduite d'eau d'un étang, puis, au loin, un vieux micocoulier. C'était là que se trouvait Nakamura, lui avait-on dit.

« Un village comme il y en a des milliers », pensa-t-il.

L'endroit était très irrigué. Des cours d'eau, grands et petits, quadrillaient les alentours du village. Sous un certain angle, on eût dit qu'il émergeait d'entre les eaux.

Kohijiri était originaire d'un village de montagne dans la province de Tajima. Venant d'une région montagnaise, il était sensible aux paysages et la vue de ce village le rendait nostalgique. « Pourtant, on n'a sûrement pas la nostalgie du pays natal quand on est né dans un village comme celui-ci. C'est sans doute pourquoi les gens de l'Owari n'hésitent pas à partir loin pour commercer », se dit-il en pénétrant dans le bourg.

— Où est la maison de Chikuami, s'il vous plaît ? demanda-t-il à un villageois.

— C'est à l'autre bout.

Le plus souvent, les maisons des cadets, plus récemment construites, sont situées à la lisière des villages. Celle du gamin se révéla être une mesure. Stupéfait, il s'arrêta devant, se demandant si quelqu'un pouvait vraiment vivre là-dedans. Il entendit alors des enfants brailler et un bébé pleurer. Il semblait y avoir beaucoup d'enfants dans cette maison.

— Bonjour, il y a quelqu'un ? fit-il en frappant dans ses mains de l'extérieur de la haie. Une femme à l'air avenant sortit. Ce devait être la mère du Singe.

— Suis-je bien à la maison du *chigo* du temple Kômyôji ?

— Il a fait quelque chose ? dit la femme en grimaçant.

Sur le coup, elle avait craint qu'il n'eût commis des violences. Mais elle se ravisa : on avait sans doute une requête à lui faire. Aussi, rassurée :

— Il est à la pêche dans une rivière des environs, dit-elle.

Kohijiri la remercia poliment, fit le tour du village et des environs, et finit par trouver le gamin caché dans les roseaux, au bord d'un petit cours d'eau en bordure du village.

— Hiyoshi-dono !

Le gamin leva la tête au-dessus des roseaux. Il essayait apparemment de pêcher des petits carassins à la nasse. Il resta muet, mais son visage rayonna de plaisir dès qu'il aperçut Kohijiri.

— Vous pêchez le carassin ?

— Non, répondit-il d'un air grave. Je veux attraper une loutre.

« Vantard ! » pensa Kohijiri. La pêche aux petits carassins devait lui sembler une activité trop minable. Il fallait pour le moins qu'il prétende attraper une loutre, animal que l'on croyait capable de berner l'homme. Peut-être cet animal incarnait-il pour lui sa lutte douloureuse pour la vie et l'espoir frémissant d'un autre futur.

— J'arrive d'Ano-no-sato, à la frontière du Mikawa. Hyakuamidabutsu voudrait que tu te joignes à nous, dit Kohijiri, qui s'était assis sur la digue.

Le gamin n'avait jamais entendu de paroles aussi douces à ses oreilles. Il croyait voir la déesse Benzaiten (Sarasvati) danser sur la digue. Telle une loutre, il sortit du gué en faisant gicler l'eau autour de lui et grimpa lestement sur la digue.

— C'est d'accord, dit-il dans un chuchotement en s'approchant tout près du visage de Kohijiri. C'est sur ces mots que commença son existence si mouvementée.

— Nous vous attendrons à Hamamatsu. Il y a dans cette ville un petit temple Shingon, le Keifukuji. Allez-y voir un domestique appelé Yozô, il vous dira où nous trouver dans le Tô-tômi.

— Très bien, fit-il résolument. J'ai tout de même des préparatifs à faire. Je partirai d'ici dans trois jours.

— Nous vous en remercions, dit Kohijiri, avant de sortir une bourse de son kimono qu'il posa sur les genoux du gamin. Voici pour les frais de route.

— Je n'en veux pas, fit aussitôt ce dernier. Si j'acceptais cela, je deviendrais l'employé de Hyakuamidabutsu.

— De fait, c'est ce qu'il veut faire de vous.

— Moi, ce que je veux, c'est l'aider. Jouer le rôle de ce qu'on appelle, dans la langue des guerriers, un « général invité ».

— Un général invité ?

Kohijiri était surpris par ces grands mots, mais, quelles que fussent ses prétentions, du moins le gamin souhaitait-il toujours se mettre au service de Hyakuamidabutsu.

— Dans ce cas, Hiyoshi-dono, je reprends la bourse. Je vous prie donc de quitter ce village sans faute dans trois jours, et de vous présenter à Yozô, domestique du temple Keifukuji à Hamamatsu.

— Entendu.

Abandonnant ses nasses, le gamin quitta la digue et s'éloigna sans se retourner.

« Un drôle de zèbre », pensa Kohijiri. A peine touchait-il au cœur son interlocuteur par sa franche familiarité qu'il prenait ses distances et le laissait tomber sans aucun égard. « Il n'a rien à voir avec les gens de notre génération. C'est un de ces jeunes

hommes qui vont pulluler à la faveur de ces temps troublés. Mais est-il encore un enfant ou déjà un adolescent ? Difficile à dire ! »

Or le gamin qui se hâtait de rentrer chez lui était habité de sentiments que Kohijiri ne soupçonnait pas. Il bombait le torse et son cœur battait à tout rompre, si fort que, de ses mains, il devait l'empêcher de bondir hors de sa poitrine.

« Le monde m'appelle ! » Ce sentiment lui procurait une émotion toute nouvelle. Et puis, l'espoir lui était permis à présent. Il pouvait devenir commerçant, bien que le statut de *hijiri* du mont Kôya eût quelque chose de louche qui ne cadrerait pas avec son tempérament ouvert et gai.

Au fond de son cœur, il n'avait pas l'intention de devenir un *hijiri*. Au près d'eux, il apprendrait où se fournir en marchandises, les méthodes de vente et comment faire du profit, autrement dit comment devenir un bon commerçant, mais il ne revêtirait pas l'habit de bonze.

Une fois arrivé à la maison, il ne révéla rien de sa décision à sa mère.

— Je vais pêcher à la ligne, dit-il, et il repartit avec une canne à pêche et une charrette.

La mer se trouvait à quatre ou cinq lieues. A l'embouchure de la rivière Shônai, il passa toute la nuit à pêcher près de deux cents gobies qu'il déposait dans des paniers plongés dans l'eau de mer. Puis, couvrant de paille les paniers, il rentra chez lui, vida les poissons et les mit à sécher sous l'auvent.

« Tiens, le petit singe qui nous gagne sa pitance, c'est pas banal... », pensa Chikuami en le regardant faire du coin de l'œil, mais il ne dit rien.

Le gamin en eut fini dans la journée. La maison empestait le poisson, mais tous se sentaient un peu plus riches.

— Mère, vous les mangerez ensemble quand ils seront secs, dit-il à mi-voix.

Il parlait d'une voix naturellement forte. Plus tard, il sera d'ailleurs connu comme l'un des trois hommes possédant la voix la plus puissante du Japon. Mais là, sa voix était faible et triste.

— Tu les mangeras, hein ?

— Oui, je les mangerai.

Sa mère, ayant – pourrait-on dire – la vertu de manquer de jugeote, acquiesça vigoureusement, sans soupçonner que le fils de son premier mari lui offrait là son cadeau d'adieux.

Le gamin quitta Nakamura le soir même. Ce départ était, à n'en pas douter, douloureux pour lui. Il avait de l'argent : une bourse pleine de pièces de bronze qui pesait dans sa poche – l'unique héritage que lui avait laissé son défunt père.

Il partit plein nord, et non vers l'est en direction de Hamamatsu. Au nord se trouvait Kiyosu, la plus grande ville au pied d'un château de l'Owari. Y arrivant au point du jour, il acheta une hotte en vannerie et des aiguilles à coton, fourra les aiguilles dans la hotte et, celle-ci au dos, repartit, vers l'est cette fois. Il voulait gagner sa pitance en vendant des aiguilles.

« Je vais dépenser l'argent de ma bourse sur la route, se dit-il. Mais en faisant du commerce, je n'en manquerai jamais. » C'est dans cette circonstance, semble-t-il, que ce jeune garçon d'Owari apprit à se débrouiller par lui-même.

Naturellement, il ne pouvait prévoir qu'un événement inattendu s'était produit dans le Mikawa, peu avant la frontière avec le Tôôtômi. Aux environs du Jôgûji, le plus grand des temples locaux affiliés au Honganji de la secte Ikkô, Hyakuamidabutsu et ses hommes étaient entrés dans un violent conflit avec des sectateurs d'Ikkô et avaient presque tous été massacrés. Ils n'étaient donc pas parvenus à Hamamatsu, leur lieu de rendez-vous, et le gamin, qui entre-temps était arrivé au bord du lac Hamana, ne devait jamais revoir ces *hijiri* avec leurs deux chevaux de bât.

Depuis son départ de Kiyosu, il prévoyait de parcourir sept lieues par jour. Il dormit à la belle étoile cette nuit-là, dans un endroit appelé Arimatsu, près d'Okehazama, franchit le lendemain la frontière du Mikawa et atteignit dans la soirée la rivière Yahagi, d'où l'on voyait le château d'Okazaki.

Chaque fois qu'il traversait un village, il ralentissait le pas et lançait à la cantonade : « Aiguilles ! Aiguilles ! » Si quelqu'un était intéressé, il posait sa hotte et étalait ses aiguilles devant lui. Puis, la vente faite, il repartait en hâte. Il courait presque une fois sorti du village.

Pour atteindre ainsi en deux jours la rivière Yahagi, il n'avait vraiment pas traîné en route.